

Nadine Cordova-Naïtali

Choix hystérique *

J'ai mis en tension « Le choix du sexe » avec « choix hystérique » parce que, comme le souligne Freud dès ses premiers écrits, l'hystérie est une névrose sexuelle ¹ et elle est le noyau de toute névrose. Lacan le soutiendra de façon encore plus précise en 1977 dans *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* ² quand il dira que la névrose est structurellement hystérique « dans son fond, c'est-à-dire lié[e] au fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel ». Vous voyez que la structure de toute névrose et donc de l'hystérie est corrélative d'un impossible à l'endroit du sexe. C'est ce que les hystériques ne cessent de questionner par leurs symptômes, leurs corps et leurs mots. Ils sont de ce fait une référence pour notre thème.

Tous les cas d'hystérie masculine ou féminine décrits par Freud puis Lacan sont autant de façons d'interroger ce qu'est une femme, un homme, ce qu'est le sexe. Comment faire avec ce qui crée insidieusement ou bruyamment turbulence chez tous les parlants ? C'est pourquoi je n'ai pas intitulé mon exposé « Le choix hystérique » mais « Choix hystérique », pour insister sur le fait que chacun tente de régler l'énigme du sexe au regard du noyau hystérique de la structure. Parce que, même si chacun peut se placer au niveau de sa jouissance sous la bannière « homme », comme l'hystérique, ou sous celle de « femme », seule la parole dans une analyse nous enseigne sur le choix de jouissance. Mais le choix du sexe se résume-t-il à un choix de jouissance « homme » ou de jouissance « femme » ? Si les hystériques *font l'homme*, j'avance que ce qui est visé concerne quelque chose de plus intime : une quête absolue, désespérée pour faire « bouche-trou » au non-rapport sexuel, jusqu'à mettre parfois le réel du corps en danger, le mettre à distance, le convertir, y renoncer, voire abuser des corps pour des retrouvailles impossibles. Le choix du sexe « hystérique » rencontrerait-il plutôt une difficulté à traiter la place du vide, serait-ce en somme un « non »-choix du sexe ?

Le sexe

Le sexe, par définition, désigne la différence constitutive du mâle et de la femelle. Dans l'espèce humaine, le nourrisson dès son arrivée au monde est nommé garçon ou fille à partir d'une différence sexuelle externe, à partir donc de ce qu'il y a ou de ce qu'il n'y a pas. Et, comme le précise Lacan dans *...Ou pire*, ce n'est pas le petit humain qui se distingue, on le distingue pour l'état civil. Simultanément, du fait du langage, cette désignation fait nomination « mâle ou femelle », s'inscrit comme « masculin ou féminin ». De plus, cette désignation localise l'endroit d'où s'originent les petits sujets. Enfin, chez Lacan, il y a un écart encore plus significatif par rapport à l'anatomie : « homme » et « femme » sont des signifiants. Ils suscitent donc le malentendu, la confusion parfois, et ne peuvent pas être une vérité absolue. On comprendra bien que garçon et fille sont aussi des signifiants, mais en cours de choix sexués si on peut dire, puisque, lors de son développement, l'enfant rencontrera une discordance par rapport à son propre corps ; cela signera que le langage a mordu sur la chair et a altéré ce qui est donné, et ce qui est donné crée de fait un conflit. Le cas du petit Hans est exemplaire en ce sens.

« Être femme », « être homme » s'actualisera donc dans l'après-coup, et parfois avec certitude chez certains sujets. Cela explique que ce n'est pas parce que le petit sujet est désigné par le signifiant « fille » ou par celui de « garçon » qu'il fera logiquement le choix de sa désignation de naissance. Il y a là un mystère, car à la fois le sujet s'oriente par rapport à ce sexe natif, et progressivement il réagira avec tous les vacillements subjectifs à ce que la nature lui a donné : en y adhérant, en le contestant, en le refusant, en le niant, en le maltraitant, voire en voulant changer de sexe.

Freud avait déjà soulevé ce point quand il affirmait que les concepts de génital et de sexuel ne se superposaient pas. Le sexuel excède les organes génitaux. Il avait bien repéré que la fonction du sexe consistait à obtenir du plaisir à partir de zones corporelles diverses, dont la bouche, une des premières ouvertures érogènes sollicitées au début de la vie. Ce n'est qu'à la phase phallique, avancera-t-il, que l'organe mâle jouera son rôle de subordination, les pulsions partielles se soumettant alors au primat des organes génitaux. Cependant, Freud apportera une précision majeure : « Il n'existe pas un primat génital, mais un primat du phallus³. » Au niveau de l'inconscient, le phallus est dès lors le signifiant boussole, on pourrait dire « le sexe boussole » pour les deux sexes au regard de la présence ou de l'absence réelle de l'organe. Avec Freud, le phallus reste encore captif de l'imaginaire. Il ajoutera toutefois une remarque importante : cette subordination « ne se

réalise pas toujours sans dommage ⁴ ». Cela souligne bien que la question qui nous occupe ne va pas de soi.

Lacan, lui, au cours de son enseignement, va d'abord maintenir la position freudienne, mais revisite le complexe d'Œdipe à la lumière de l'inconscient structuré comme un langage. Il introduit la dialectique « avoir ou pas, être ou pas » le phallus et met en avant la prévalence phallique non plus du côté de l'imaginaire mais du côté de la structure même du signifiant. C'est dire que le phallus est posé comme signifiant symbolique. Ainsi, l'organe masculin par sa forme, sa provocation, son instabilité est un matériel, « un magasin-accessoire du signifiant ⁵ » dira Lacan pour les identifications imaginaires. C'est donc l'ordonnance symbolique qui réglerait la différence des sexes. L'anatomie est toujours imaginaire et l'organe n'est qu'un indicateur re-traité par le langage. Il n'est donc pas nécessairement en phase avec la position sexuée que prendra le sujet et ne détermine nullement le choix d'objet vers l'autre sexe. Finalement, le langage a pour effet de dénaturer le corps en opérant une soustraction de jouissance, un manque à jouir, ce qui laisse une place vacante pour le désir.

Homme, femme

Dans les séminaires plus tardifs de Lacan, le phallus va rester la boussole sur laquelle s'appuie tout ce qui tourne autour du sexe. En revanche, Lacan n'aborde plus seulement la question par le manque et le désir, mais reconsidère la place du corps, et celle centrale de la jouissance. Il écrit des formules logico-mathématiques pour tenter de décrire la jouissance sexuelle et répondre à l'énigme du choix du sexe. Avec les mathèmes de la sexuation, il définit les hommes et les femmes comme personne ne l'avait fait auparavant. Est appelé *homme* celui ou celle qui est tout soumis à la fonction phallique. Celle-ci est une jouissance qui fait limite du fait du langage. Est appelé *femme* celle ou celui qui n'y est pas-tout soumis. Ce pas-tout concerne une jouissance dite supplémentaire. Du côté *femme*, on ne peut parler que d'une femme, une par une, alors que, du côté homme, on peut parler de l'Homme parce qu'il y a l'exception mythique du Père de la horde qui échappe à la fonction phallique. Une femme, quant à elle, est divisée entre un certain rapport à la jouissance phallique ⁶ et l'autre jouissance *en plus*. C'est une jouissance énigmatique dont elle ne peut rien dire, si ce n'est de l'éprouver, ce qui peut la rendre absente à elle-même. Ainsi, les formules de la sexuation indiquent que le sexué est du côté de l'être, et le pas-tout ouvre une perspective nouvelle de la jouissance qui interroge sur ce qui échappe au langage articulé, au symbolique.

Freud l'avait au fond déjà pressenti quand il avouait sa difficulté à décrire l'évolution sexuelle de la petite fille. Il a pourtant tenté d'en décrire les détours mais à partir de la division de l'organe féminin entre le clitoris, petit organe viril, et le vagin, continent noir. Cette coexistence anatomique aurait pour conséquence, selon Freud, que le développement sexuel de la fille se divise en deux phases : l'une aurait un caractère masculin et l'autre serait « spécifiquement féminine ⁷ ».

La fille reconnaîtrait sa différence par comparaison avec le sexe visible du garçon. Pour reprendre Freud, « elle a vu cela, elle ne l'a pas et veut l'avoir ⁸ ». Elle prend acte, et se débrouille comme elle peut pour répondre à ce constat. Freud décrit trois façons d'y réagir. Selon une première réaction, la petite fille est insatisfaite de son petit organe et renoncera à la sexualité. La deuxième réaction concerne « le complexe de masculinité » ; la fille ne veut pas démordre de l'idée qu'un jour elle aura le pénis, ce qui deviendra le but de sa vie. Freud décrit enfin une troisième direction *très sinueuse*. Elle déboucherait sur l'attitude féminine normale qui choisit le père comme objet, ce qui serait la forme finale du complexe d'Œdipe. Seulement, Freud constate que c'est l'ensemble de ces orientations sexuelles qui sont sinueuses, discontinues. Il y a une instabilité car « pas-tout » est orienté par le phallus, comme je l'ai évoqué plus haut. Mais l'hystérie, elle, est une réponse névrotique à ce qui serait un désavantage, une insatisfaction, mais du côté anatomique.

Dans le *Séminaire III*, Lacan reprendra le détour que doit faire la fille quant à l'identité de son propre sexe en apportant des précisions éclairantes. En effet, pour symboliser il faut un matériel, un appui imaginaire. Ce qui veut dire que pour ce qui est du sexe féminin, qui « a un caractère [...] de vide, de trou ⁹ », le symbolique « manque de matériel ». Ainsi, la fonction du moi chez les hystériques concerne son rapport avec un signifiant qui manque : « Il y a dans l'inconscient quelque chose qui fait absence, que le corps féminin illustre », ajoutera Lacan. Il reprendra le terme d'*absence*, en 1973 dans « L'étourdit », quand il écrira que l'ab-sens (en deux mots) désigne le sexe. Le néologisme insiste me semble-t-il sur la distance qui existe entre le sens et le sexe, comme le soulignent le préfixe *ab*, la coupure et le trait dans la réécriture même du mot absence. Dans l'inconscient, il n'y aurait pas de sens au sexe, peut-on parler ici de forclusion du sexe ?

Faire l'homme ?

Et l'hystérique fait comme si ça existait. L'hystérique s'évertue à faire l'homme, on peut même dire, il se le fait : il fait consister le phallus qui est

un semblant et le coupe, parce que, en même temps, il a peur de ce semblant construit par le langage. Une analysante me disait que pour elle le pénis, c'est toujours l'organe en érection, jamais détumescent ! En revanche, si l'organe est réellement là, dans le corps à corps, il y a une véritable menace qui convoque l'ab-sens. Là, où le signifiant ne peut pas répondre.

Cela nous conduit à un autre point qu'avait relevé Freud : le lien à la mère ou au premier objet d'amour peut être ravageant, et tout particulièrement pour la petite fille. Je pense que « le choix du sexe » dans l'hystérie prend en compte ce lien. Même si la revendication phallique est au cœur de l'habillage hystérique, l'hystérique appelle l'Autre maternel, appelle l'amour. Ainsi, le choix de jouissance de l'hystérique peut n'être pas tout sous la bannière « homme ». Car il faut bien préciser que le choix du sexe dans les formules de la sexualité concerne uniquement le sujet. Et je remercie Patricia Dahan de l'avoir soulevé lors d'une soirée du séminaire École l'an passé, je la cite : « En exigeant la place de l'exception, le "toute femme" est ce que l'hystérique énonce en tant que sujet, ce qui [continue-t-elle] est tout à fait indépendant de son choix de jouissance sexuée. »

Justement, pour ce qu'il en est du sujet, Lacan affirmera que l'hystérique n'est qu'un effet comme tout sujet, il concerne par conséquent le signifiant. Comme sujet, et de par sa structure, l'hystérique « force [écrit Lacan] "la matière signifiante" à avouer ¹⁰ » – affirmation forte qui me semble très juste. Je dirai que l'hystérique force à avouer la vérité sur le sexe, l'impossible à dire, il force à avouer ce qui est forclos, insupportable. Ce qui en effet peut le rendre insupportable. Faire un choix de jouissance ne serait alors qu'une réponse au non-rapport sexuel, et pourtant nous n'avons pas d'autre choix au regard du signifiant. Pour autant, il y a un mystère qui échappe au sujet.

Peut-on poser alors qu'il y aurait le choix du sujet barré qui fait un choix forcé d'aliénation, et celui du parlêtre, du corps parlant qui pourrait échapper à ce « faire l'homme » ? Le choix du sexe serait-il un choix subtil qui nouerait un choix d'identification à un reste qui concerne une jouissance autiste délétère ou pas, reste qui n'a pas été pris dans les rets du symbolique et qui crée une discordance profonde ? Est-ce ça l'autre jouissance, cet en-plus de jouissance ? Souvenons-nous de Hans, quand il rencontre le réel du sexe, il rencontre simultanément un « qu'est-ce que c'est que ça ¹¹ » de la jouissance. Quand l'enfant n'arrive pas à faire avec, il témoigne par ses symptômes d'une angoisse face au réel. Le choix de jouissance serait-il une tentative de domestication de ce reste ? La névrose, quant à elle, serait-elle un pis-aller de cette domestication ?

Du choix

Arrêtons-nous maintenant pour continuer dans ce sens sur le terme de *choix* que Freud utilise très tôt, dès 1897 dans *La Naissance de la psychanalyse*. Il pose dès le départ que le choix de la névrose se rattache au sexuel, tout en se demandant pourquoi un sujet fait ce choix : comment il devient hystérique, obsessionnel ou paranoïaque. Il avance que quelque chose se jouerait lors du refoulement : « Une source de joie intérieure [écrit-il] se transforme en dégoût intérieur ¹². » Qu'indique ce passage ? Le dégoût est caractéristique de l'hystérie, mais il faut bien entendre que Freud indique là que cela se rencontre pour tous. C'est cohérent avec le fait que la névrose est structurellement hystérique, et que l'hystérie n'en serait que le paroxysme.

Freud repère donc que le refoulement, je pense qu'il parle ici du refoulement originaire, produit une transformation, signe que quand entre en jeu l'incorporation du langage quelque chose produit un rejet du sexe, que l'affect de dégoût révèle. Cet affect serait bien le seul témoin d'un réel au niveau de la structure même du langage. Lacan dira de la sexualité dans *L'insu* qu'« il y a des personnes que ça dégoûte, ce qui quand même est un signe, signe positif, que ça les fait vomir ¹³ ». Et si Lacan parle de *vomir*, il convoque le trou de la bouche, d'où ça parle. On comprend alors que les hystériques ont conduit Freud à inventer la psychanalyse, à y déchiffrer l'impact du traumatisme sexuel, parce qu'il y a dans le symptôme un réel qui concerne le sexe dont Freud n'a pas mesuré l'impact. Ainsi le choix du sexe est-il intimement lié au choix de la névrose, elle est une solution du parlant face à l'énigme sexuelle.

Dans *La Naissance de la psychanalyse* Freud rapporte justement une petite vignette clinique qu'il donne comme modèle pour décrire le symptôme hystérique. Emma a une phobie : elle ne doit pas entrer *seule* dans une boutique. Elle raccroche cette peur à un souvenir : peu après sa puberté, elle entre dans un magasin pour faire un achat, et un des deux hommes présents rit ; elle sort précipitamment car elle a l'idée que les deux hommes se moquent, non d'elle, mais de ses *vêtements* ; elle précise que l'un des deux hommes lui a plu. L'analyse fait surgir un autre souvenir. À 8 ans, Emma entre dans une boutique pour acheter des friandises, et le marchand porte la main, à travers *l'étoffe de sa robe*, sur ses organes génitaux. Elle y retourne. Et c'est à partir de là qu'elle se reproche d'y être retournée, comme si elle avait voulu provoquer le commerçant.

Il y a eu pour Emma une irruption de jouissance, un attentat à sa pudeur qu'elle n'a pas pu alors traiter. Le premier souvenir refoulé qui conjugue excitation et menace s'est transformé en fuite dans le second, et

seul le *vêtement* se maintient dans le souvenir d'Emma. Elle répète le danger subjectif avec le symptôme phobique. La phobie serait-elle une variante du dégoût lié à ce *trop tôt* du côté sexuel qui ferait chez Emma effraction-attraction ? Hypnotisée et captive de l'Autre dans le premier souvenir, elle y retourne. Au lieu de fuir comme dans le second, elle fait le choix de la névrose hystérique : son désir est du côté du désir de l'Autre, elle en est l'esclave. La phobie la protège de cette dépendance que le signifiant ne peut encore articuler mais aussi de sa propre jouissance.

Lacan convoquera lui aussi le choix de la névrose. Dans *L'Éthique de la psychanalyse*, il avancera que le petit humain définit sa première orientation subjective, son choix de névrose par rapport à *das Ding*, qui est le premier objet extérieur et étranger qu'il rencontre. *Das Ding*, c'est La Chose hors signifié, l'Autre absolu. Le nourrisson confronté à la détresse réelle du début de sa vie est tout suspendu à l'Autre, à l'Autre du langage, à l'Autre des affects, à l'Autre pulsionnel, mais aussi à l'Autre du soin, car il est aussi pris dans un corps à corps avec ce corps étranger, qui va lui devenir plus ou moins vite familier, voire rester une étrangeté. Pourtant, ce premier objet peut être vécu comme objet d'insatisfaction par ce tout petit qui deviendra alors hystérique. C'est donc autour de l'insatisfaction que « s'ordonnera, s'organisera l'expérience spécifique de l'hystérique ».

Ce choix névrotique vise par conséquent l'Autre absolu. L'hystérique cherche à recréer un état centré sur une quête incessante, ambivalente à l'endroit de l'objet. L'hystérique croit à *das Ding*, il veut croire à la possibilité d'une jouissance absolue, et donc il veut croire au rapport qu'il n'y a pas, et il en veut à l'objet de cette insatisfaction, c'est une figure de l'Autre. Il ne sait pas qu'il en veut au langage lui-même. Ainsi, s'il s'identifie à l'autre sexe, c'est pour mieux viser l'objet homosexuel, l'Autre absolu, pour mieux interroger son propre sexe. Par exemple, ce que représente madame K pour Dora ; elle doit garder la clef de son mystère.

Ainsi, l'hystérique porte son insatisfaction comme un étendard et fait semblant d'être détenteur du semblant phallique, pour être l'objet précieux qui manque à l'Autre – « je voudrais combler l'autre, complètement », dira une analysante. Il se soutient d'un désir insatisfait pour laisser la place à l'Autre absolu, à l'imaginaire pour lui être fidèle, et faire fi d'elle, une femme. À la recherche de l'être femme, « l'hystérique fait l'homme [dit Lacan] qui supposerait la femme savoir ¹⁴ ». Il veut être tout simplement à la hauteur de *La femme qui n'existe pas*. Et pour Lacan, l'hystérique n'est pas une femme parce que, contrairement à une femme, elle ne se prête pas à être symptôme d'un autre corps, elle reste, dit Lacan, « symptôme

hystérique », tout occupée par le symptôme de l'Autre. Comment appliquer ici cette affirmation à un homme hystérique ?

Faire l'homme est une réponse pour tenter de suppléer au manque dans l'Autre, c'est-à-dire le sien. L'hystérique fait donc le choix du manque pris comme objet et en jouit, mais s'exclut comme objet de jouissance. Il souffre de l'impossible rapport, ce qui donne la touche pathétique, voire mélancolique de l'hystérique. Il n'y aura que les symptômes qui l'alerteront lorsque son choix ira trop loin, que son choix ne tiendra plus.

L'hystérique tente au fond de se dépêtrer d'un ravage qui le noue à l'Autre dont il n'arrive pas à se décoller. Il lui faut donc un os à ronger parfois de façon insensée à l'endroit de tout ce qui suggère l'emblème phallique. Le phallus articulé au langage est son seul recours. Car, si l'hystérique se crée un désir insatisfait, c'est peut-être d'abord pour faire face à un danger éprouvé lors de la rencontre avec le premier objet, lequel, avancera Lacan, a quelque chose de grouillant. Serait-ce ce qui revient d'une mauvaise rencontre avec un réel, avec le réel du signifiant ? Il y a quelque chose qui ne triche pas.

En effet, il y a ce qui insiste dans les symptômes hystériques, et, comme je l'ai déjà évoqué, il y a le symptôme qui échappe au sujet, qui ne fait pas manque mais trop. Cette notion d'insatisfaction suffit-elle maintenant à définir l'hystérique ? Si le désir était satisfait que se passerait-il ? Si l'hystérique n'était plus maître de son manque, quel danger pourrait l'atteindre ? Tout simplement sa propre jouissance masquée qui s'infiltrerait dans le labyrinthe des dits et de ses symptômes.

C'est ce qui commence à apparaître chez cette analysante quand elle affirme : « Je ne me plais pas dans un corps de femme, et en plus je ne me plais pas dans ce corps de femme. Je ne m'assume pas. Des fois j'ai envie d'arracher ma peau, à partir de la bouche ; comme un masque qu'on enlèverait. J'ai honte de ça. » Et le symptôme, c'est précisément ce qui se présente, dira Lacan, « sous un masque ¹⁵ ». En se levant dépitée, elle fera ce constat : « Je suis impuissante. » Et l'impuissance, c'est déjà énoncer l'impossible de la structure. Une coupure vient d'opérer.

Conclusion : le sexe est un dire

Pour terminer, et soutenir ce qui précède, je ferai référence à une définition que Lacan donnera dans son dernier séminaire, *Le Moment de conclure*, je le cite : « Le sexe, je vous l'ai dit, c'est un dire ; ça vaut ce que ça vaut, le sexe ne définit pas un rapport. » Il ne parle alors ni de manque, ni de signifiant, ni de jouissance, il évoque au fond le sexe comme asexué. Nous nous trouvons dans une logique du réel indiquée par la formule « il

n’y a pas de rapport sexuel ». Le choix du sexe répond donc à une « béance irréductible », pour reprendre les termes de Lacan dans *...Ou pire*¹⁶. Nous sommes bien loin de l’organe et si près de notre humanité. En mettant cette définition en lien avec ce que dit Lacan du dire dans « L’étourdit », il s’agit de saisir que le dire est du côté de l’énonciation, en tant qu’elle est un événement qui fait acte. *Le dire* a un effet de coupure et donc un pouvoir de transformation. Alors, si le sexe est un dire, on peut en déduire que le choix du sexe ravageant d’un parlêtre peut subir un changement par le surgissement d’un dire, d’un dire singulier. L’analyse pourrait bien faire vaciller les lignes, voire modifier quelques coordonnées, puisqu’elle laisse un espace vacant pour ce dire.

Mots-clés : sexe, femme, structure, Autre absolu.

*↑ Intervention à Grenoble le 18 octobre 2014, dans le cadre de la préparation aux Journées nationales de l’EPFCL-France à Paris : « Le choix du sexe ».

- 1.↑ S. Freud et J. Breuer, *Études sur l’hystérie*, Paris, PUF, 1956, p. 208.
- 2.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, L’insu que sait de l’une-bévue s’aile à mourre*, 1976-1977, inédit, leçon du 19 avril 1977.
- 3.↑ S. Freud, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 114.
- 4.↑ S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 2004, p. 16.
- 5.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p.199.
- 6.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011. Lacan formule : « La femme a quelque part rapport à la fonction phallique, et rien de plus » (p. 46).
- 7.↑ S. Freud, *La Vie sexuelle, op. cit.*, p.142.
- 8.↑ *Ibid.*, p. 127.
- 9.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 199.
- 10.↑ J. Lacan, « Conférence Yale University, Law School », novembre 1975, *Scilicet*, n° 6-7, 1975, p. 38-41.
- 11.↑ J. Lacan, « Conférence de Genève sur le symptôme », dans *Pas-tout Lacan*, 4 octobre 1975.
- 12.↑ S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1979, p. 207.
- 13.↑ J. Lacan, *L’insu que sait de l’une-bévue s’aile à mourre, op. cit.*, leçon du 19 avril 1977.
- 14.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, D’un Autre à l’autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 387.
- 15.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l’inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 224.
- 16.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 41.